

CARTE BLANCHE À... DOMINIQUE A

« Muscler sa solidarité ! »

Un ami me disait s'être investi dans les actions à destination de personnes en précarité pour, je le cite, « muscler sa solidarité ». De fait, la solidarité est bien un muscle. Si on ne le fait pas fonctionner, si on ne l'entretient pas, il s'atrophie.

C'est peu de dire que l'année écoulée ne nous aura pas aidés à le stimuler. Plus qu'à muscler notre solidarité, nous avons été conduits à la museler. Chacun.e s'est replié.e sur son cercle familial et amical, quand celui-ci existait. Les autres ont peu compté. Nous avons pensé à elles, à eux, moins comme à des individus dotés de traits de caractère humains qu'à des entités un peu lointaines, tout juste bonnes à tomber malades et à nous refilet le virus. Sur un plan personnel, le premier confinement a mis un coup d'arrêt net à toute une série d'actions que le collectif auquel j'appartiens, Des Liens, avait impulsées auprès de structures sociales. Dès lors, c'est comme si cette mise à l'arrêt contrainte m'avait sur-le-champ détourné

des autres et de la solidarité la plus élémentaire. Comme si j'étais autorisé, et même encouragé, au repli sur moi. Des questions pourtant simples, et cruciales, m'ont à peine traversé l'esprit : Comment les gens qui dormaient dehors ou dans des conditions de pauvreté vivaient-ils la pandémie, comment celle-ci compliquait-elle encore des existences déjà compliquées ? Comment les personnels des structures sociales parvenaient-ils à tenir leur rôle, à maintenir le lien parfois ténu avec les personnes dont ils avaient la charge ? Autour de moi, personne n'abordait ces sujets. Celui de la violence conjugale, forcément exponentielle dans un tel contexte, était parfois évoqué, mais jamais celui de la pauvreté et des conséquences des mesures sanitaires sur les plus démunis. La chape de plomb posée sur nos vies semblait avoir émoussé notre sensibilité et notre empathie.

Lorsque le premier déconfinement a été décrété, je n'aspirais qu'à reprendre pied



« Pendant le confinement, la chape de plomb posée sur nos vies semble avoir émoussé notre sensibilité et notre empathie. »

dans la vie, ne me préoccupant que de la reprise de mes projets personnels et des vacances à venir. Un soupçon de mauvaise conscience m'effleurait quant au collectif et aux projets qu'il ne tenait qu'à nous de relancer, en reprenant notamment contact avec les structures sociales avec lesquelles des perspectives s'étaient dessinées avant le confinement. Je me rassurais en me disant que lesdites structures devaient avoir d'autres chats à fouetter que de monter de petits concerts *in situ* tels que nous avions l'habitude d'en proposer, que les dégâts collatéraux de la pandémie auprès de leurs publics étaient suffisamment conséquents, de même que les efforts à mener pour « récupérer » les personnes qui avaient disparu dans la nature, pour n'avoir pas à les charger en plus de projets annexes et non prioritaires. Ce qui était une façon, assez contradictoire quant aux postulats de base du collectif, d'entériner le fait que l'art venait toujours « après », une fois que tous les autres problèmes avaient été réglés, et revenait

« *Préoccupé par sa survie, le monde culturel se montrera dans les temps à venir sans doute peu enclin à “muscler sa solidarité” autrement qu’à destination de ses semblables.* »

à nier l'utilité même de nos actions, indépendamment du contexte. Lequel avait bon dos.

Pour certains artistes du collectif, la difficulté à se remotiver pour des projets solidaires était cependant moins liée à une forme de repli sur soi « de confort » qu'aux problèmes circonstanciels engendrés par la crise sanitaire dans le domaine culturel. L'un d'eux l'exprima de façon claire et honnête, alors que nous nous réunissions en septembre pour relancer la machine : il ne se voyait pas revenir faire du bénévolat (sur lequel repose une grande partie de nos actions) auprès de personnes fragiles, alors que lui-même, du fait du report *sine die* ou de l'annulation de quasiment tous ses engagements, se sentait fragilisé par la situation. Et c'est logique : quand un artiste va au-devant d'un public fragilisé par la vie, ce n'est pas pour lui opposer sa « force » ; c'est pour inviter à une rencontre où notre commune humanité est mise en exergue par le biais de l'art, indépendamment du statut social des un.e.s et des autres. Et pour que la rencontre se fasse, il ne faut pas que les fragilités s'additionnent, mais qu'elles s'annulent au contact de l'art *via* les émotions communes qu'il suscite. L'artiste n'est alors qu'un émetteur, et pour qu'il

le soit pleinement, l'émission ne doit pas être parasitée par ses propres difficultés à diffuser son art.

On a vu les acteurs de la culture à juste titre très échaudés – ce n'est pas un artiste qui vous dira le contraire – par le traitement de défaveur réservé au secteur culturel par le gouvernement. On a dès lors entendu énoncer de grands principes sur les vertus émancipatrices de la culture, les propriétés inclusives de l'art, etc. Tout ça est très vrai, mais s'il faut poser les questions qui fâchent, il est à se demander si les artistes sont bien à même de défendre lesdits principes. Dans l'esprit de la majorité des gens, l'artiste ne sert à rien : revendiquant, de par l'activité qu'il s'est choisie, le droit de ne pas être un être social à plein temps, il est vu comme éloigné du réel, loin des préoccupations de la « vraie vie ». L'écart est donc grand entre l'« utilité » présumée de l'art, ou plus précisément les bienfaits qu'il procure en termes de lien, de ciment social, et la façon dont il est perçu par une grande partie de la population (perception qui justifie une politique culturelle désastreuse à peu de frais, électoralement parlant). Certaines paroles d'artistes, généralement les plus exposés, apparaissent à cet égard souvent contre-productives : à les écouter,

persiste l'idée d'une caste autocentrée, à mille lieues d'un art tourné vers le partage et l'empathie, parmi les valeurs qu'il est censé véhiculer.

L'époque ne favorise pas un changement de braquet, ni de perception. Préoccupé par sa survie, le monde culturel se montrera dans les temps à venir sans doute peu enclin à « muscler sa solidarité » autrement qu'à destination de ses semblables. J'espère me tromper. Je sens que de mon côté l'époque m'a asséché, détourné d'une forme de militantisme solidaire, si j'ose dire. Pour y remédier, rien ne vaut ce contre quoi on veut nous prémunir, pour raisons sanitaires : la rencontre, entre quatre yeux, dans un même espace, fût-ce doté d'un masque puisque celui-ci nous épargne encore la dissimulation du regard, et non par écran interposé. À l'orée du second confinement, début octobre, j'ai répondu à l'invitation de responsables d'une structure sociale avec laquelle le collectif avait déjà œuvré. Ensemble, nous nous sommes donné des raisons d'espérer, imaginant de petits concerts, sous une forme simple et légère, qui pourraient être organisés dans leurs locaux. La suite des événements a un peu douché notre enthousiasme, mais tout n'était pas perdu, et nous nous sommes

repliés sur une idée de podcast musical pour Noël à destination de personnes isolées en ehpad. Même en ce domaine, il nous a fallu passer en « distanciel » (mot dont même mon correcteur automatique ne veut pas...). Tant que la pandémie ne sera pas, si ce n'est jugulée, au moins contrôlée, et que la rencontre sera compromise, ou tellement encadrée que dissuasive, le lien solidaire d'artiste à public en difficulté sera distendu. La rencontre est un moteur. Et tout comme un muscle, un moteur s'entretient. À nous de trouver des parades pour que l'une et l'autre continuent à fonctionner.

DOMINIQUE A EN SIX DATES

6 OCTOBRE 1968 : naissance à Provins (Seine-et-Marne).

SEPTEMBRE 1984 : arrivée à Nantes.

5 FÉVRIER 1992 : sortie du premier album, *La Fossette*.

2 DÉCEMBRE 1996 : première date à l'Olympia.

8 FÉVRIER 2013 : meilleur interprète masculin aux Victoires de la musique pour *Vers les lueurs*.

6 NOVEMBRE 2020 : sortie du disque de confinement *Vie étrange*.